

PEUR ET COEXISTENCE SOCIALE DANS LA PEUR ET VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME DE ZWEIG STEFAN

Hayatou DAOUDA
Université de Maroua, Cameroun
hayatoudaouda@yahoo.fr

Résumé

Dans ces deux textes, Zweig Stefan décrit avec lucidité la peur qui ronge les personnes qui ont commis une faute. Ce sentiment décime entièrement la vie des héroïnes. Ainsi fragilisées, Irène et Mrs C. sont exposées à toutes sortes d'émotions : crainte, haine, colère et folie se succèdent dans leur quotidien. Dès lors, leur existence confinée, sans issue, est telle une oasis. À travers ces écrits et dans une démarche psychocritique, nous constatons que la peur est une émotion plus forte que la mort. Les victimes de ce sentiment, affaiblies, torturées et meurtries au fond d'elles, perdent tout contrôle. Elles vivent cloîtrées et silencieuses sous le prisme de la peur et ne retrouvent leur liberté que grâce à la parole et à la musique.

Abstract

FEAR AND SOCIAL COEXISTENCE IN LA PEUR ET VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME BY ZWEIG STEFAN

In these two texts, Zweig Stefan lucidly describes the fear that eats away people who are at fault. This feeling completely destroys the lives of the heroines. Thus, weakened, Irene and Mrs. C. are exposed to all kinds of emotion: fear, hatred, anger and madness succeed one another in their daily lives. Therefore, their confined existence, with no way out, is like an oasis. Through these writings and in a psychocritique approach, we find that fear is a stronger emotion than death. The victims of this feeling, weakened, tortured and profoundly scarred, lose all control. They live a cloistered and quiet life because of fear, and find their freedom only through speech and music.

Mots-clés : *peur, coexistence sociale, faute, émotion*

Keywords: fear, social coexistence, fault, emotion

INTRODUCTION

La *peur*, considérée comme un sentiment naturel, est un mécanisme de défense de l'organisme humain face à une menace, qu'elle soit réelle ou imaginaire.

Dans la plupart des cas, elle est liée à un danger, mais elle peut survenir dans l'échec, la déception, la faute. Ainsi, de nombreux psychologues (Christophe André, Christine Brunet) et philosophes (Jean Frère, Spinoza, Schopenhauer ou même Cynthia Fleury), s'intéressant à l'étude des comportements humains et de leurs émotions, considèrent la *peur* comme un sentiment plus fort et plus intense que les autres. Aussi admettent-ils l'universalité de celle-ci. Si les psychologues conçoivent la peur comme « un mécanisme de défense face à une menace », un réflexe indispensable au développement de l'enfant, les psychanalystes et les philosophes à l'instar de Sartre, Heidegger, Hegel¹ etc., au lieu de parler de peur, préfèrent le substantif *angoisse*, qui est une inquiétude. En revanche, le Dr. Christophe André pense, dans son ouvrage *Psychologie de la peur et des phobies*, que la peur est « l'ensemble des phénomènes somatiques et psychologiques accompagnant la prise de conscience d'un danger. » (Jacob, 2009). Il apparaît donc que la *peur* est une réaction normale de l'organisme et sa présence est liée au danger.

La *peur* et *l'angoisse* sont des sentiments relativement voisins, mais il convient de les distinguer. *L'angoisse* serait une inquiétude, parfois semblable à la peur, mais dans laquelle le danger qui caractérise celle-ci reste indéterminé. Freud, dans une définition philosophique, dit que l'angoisse ou la peur est l'« ensemble de phénomènes affectifs dominés par une sensation interne d'oppression et de resserrement (*angustia*), qui accompagne d'ordinaire la crainte d'un malheur grave et imminent contre lesquels on se sent impuissant à se défendre. » (Freud, apud Natanson, 2008 : 8). Dès lors, la *peur* ou *l'angoisse* suscite chez un sujet un sentiment d'inquiétude ou de crainte.

La problématique de l'existence de l'homme est la préoccupation majeure de nombreux écrivains, même si la question de la *peur* reste un domaine de prédilection des psychologues. Toutefois, les écrivains contemporains, à l'instar de Maupassant et de Stefan, ont abordé cette thématique. La peur devient ainsi un sujet littéraire aussi intéressant que la vie, l'amour ou la mort. Dans son conte *La Peur*, paru en 1882, Maupassant affirme ceci :

« La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. » (Maupassant 1882 : 5)

¹ Ce n'est qu'un échantillon des penseurs qui valorisent philosophiquement l'angoisse au détriment de la peur. Pour Heidegger, l'angoisse porte sur un inconnu alors que la peur a un objet connu.

Dans la nouvelle *La Peur* et le roman *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*², l'écrivain israélien Zweig Stefan, à travers les personnages Mrs C. et Irène, analyse cet effroyable sentiment. Sous le prisme de la peur, ceux-ci évoluent dans leur environnement tel des prisonniers. C'est surtout le cas des personnages féminins qui, quand ils commettent des erreurs, plongent alors dans une grande inquiétude. Il s'agit donc, dans une démarche psychocritique, d'étudier l'inconscient dans le comportement humain. Ainsi, la psychocritique cherche à « isoler et étudier, dans la trame du texte, des structures exprimant la personnalité inconsciente [du personnage] » (Mauron, 1964 :141). Ces relations appelées « métaphores obsédantes » permettent le « mythe personnel » (Mauron 1963 :80). Concrètement, comment la peur agit-elle sur la vie des personnages évoqués ci-haut ? Dans cette analyse, il sera question de déterminer les catégories des personnages concernés et les mobiles de leur angoisse. Nous évoquerons, par la suite, les différentes phases du mal-être d'Irène et de Mrs C. et leur comportement au quotidien. Pour finir, on tentera de montrer que le dialogue et le divertissement sont autant des palliatifs du mal-être de ces deux personnages.

1. Les mobiles de la peur des personnages de Zweig Stefan

Dans *Le Sursis*, Jean-Paul Sartre affirme que « tous les hommes ont peur. Tous. Celui qui n'a pas peur n'est pas normal... ». Dans cette perspective, la peur est inhérente à tout individu normal. Or, Stefan Zweig ne parle dans ces textes que du personnage féminin, comme si seule la femme était concernée. Justement, les philosophes précédemment cités pensent que seules les femmes ont peur. Et à travers le narrateur, Stefan Zweig « soutient énergiquement la possibilité, et même la probabilité d'un événement de ce genre, de la part d'une femme qu'une union faite de longues années de déceptions et d'ennui avait intérieurement préparée à devenir la proie de tout homme audacieux. » (*VQFV*, 2013 :43). Le voici qui jette le dévolu sur le personnage féminin, sous prétexte que sa nature le prédestinait à vivre dans la peur. Que les femmes soient sujettes à la peur, ou qu'elles la ressentent intensément, cette idée alimente la réflexion des écrivains depuis l'Antiquité. Pensons aux mythes gréco-romains qui fondent notre imaginaire, avec Médée, Méduse, Antigone ou encore Électre.

Dans la nouvelle *LP*, Irène, « une honnête » femme bourgeoise et épouse d'un avocat, apparemment sans souci quelconque, connaît le poids de la peur. Dans son univers tranquille, elle est secouée par le vent de l'amour provoqué par un pianiste. En commettant l'adultère avec cet inconnu, Irène est envahie par la peur. La rencontre avec la supposée épouse du pianiste et l'échange amer entre les deux femmes mettent l'épouse de l'avocat dans un sentiment de peur. C'est ainsi que « Irène frémit... » (*LP*, 1935 : 16). Elle a eu de la peine à s'exprimer. Nonobstant ses multiples efforts, le fait de penser à l'épouse du pianiste replonge Irène dans cette peur effroyable. En réalité, ce qui l'irrite, c'est son mari qu'elle ne connaît pas

² Nous adoptons *LP* pour *La peur* et *VQVF* pour *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*.

vraiment puisqu'« elle l'avait épousé sur les désirs de ses parents, sans opposition, [mais] elle s'apercevait qu'il lui demeurerait inconnu. » (*LP*, 1935 :29). Le caractère incertain de son époux, l'indifférence, amplifient sa peur.

Comme Irène dans *LP*, Mrs C. dans *VQVF* sombre dans la dépression physico-mentale pour avoir commis une faute. L'adultère, voilà le déclencheur de la chute de la vieille Dame. En effet, en voulant au départ venir en aide à ce jeune désespéré, sans appui et lequel, constate-t-elle « allait [...] à coup sûr hors de l'existence. » (*VQVF*, 2013 :66), Irène commet l'adultère. C'est derrière ce geste humain que se cache le désir. Elle vibre, peut-être, inconsciemment pour cet inconnu, « ce fut plus fort que moi, quelque chose m'entraîna : sans que je l'aie voulu, mon pied se mit en mouvement. » dit-elle (*VQVF*, 2013 :66). L'onde, la flamme de l'amour emporte cette veuve qui, depuis la mort de son mari, n'avait pas connu d'autres hommes.

« J'avais toujours craint (et dès le premier moment je l'avais magiquement senti) qu'ici ne fût en jeu quelque chose de supérieur au gain et à la perte ; et cependant, ce fut comme un noir coup de foudre qui éclata en moi lorsque je constatai que la vie quittait brusquement les yeux de cet homme, et que la mort mettait son teint livide sur ce visage encore débordant d'énergie l'instant d'avant. Malgré moi (tellement j'étais sous l'emprise de ses gestes expressifs !) je dus me cramponner avec la main, pendant que cet homme se levait avec peine de sa place et chancelait, car sa démarche titubante passait maintenant dans mon propre corps, comme auparavant son excitation était entrée dans mes veines et dans mes nerfs. Mais ensuite, ce fut plus fort que moi, quelque chose m'entraîna : sans que je l'aie voulu, mon pied se mit en mouvement. Cela se fit d'une manière absolument inconsciente ; ce n'était pas moi qui agissais, mais quelque chose en moi fit que, sans faire attention à personne ni sans avoir conscience de mes propres mouvements, je courus vers le vestibule pour sortir. » (*Stefan* 2013 : 66-67).

Il faut dire que, si pour Irène la déception et la curiosité du monde extérieur sont à la base de sa faute, pour Mrs C., l'humanisme et, inconsciemment, le désir qui gouverne nos sens l'induit vers cet acte immoral. Cela génère forcément des sentiments. Dans le cas des personnages de Stefan, la peur est liée pour Irène à la crainte de perdre sa place auprès de son époux dont elle ne maîtrise pas le caractère. L'amant qui, croyait-elle, allait la sortir de sa monotonie quotidienne, ce « supplément de bonheur » se transforma très vite en mépris, en inquiétude. Ainsi s'installe chez elle l'anxiété. Alors que le désir et la passion adossés à l'humanisme sont les moteurs de la détérioration de la vie de la veuve dans *VQVF*.

Notons que ces deux femmes, Irène et Mrs C, ainsi qu'Henriette qui disparaît avec son amant, connaissent un mal-être profond. En outre, ces femmes sont toutes entraînées sur ce chemin de la jouissance par des jeunes garçons : le pianiste pour Irène, un inconnu de 24 ans pour Mrs C. et un jeune aventurier pour Henriette. Quoi de plus ahurissant que l'adultère ? Quoi de plus émouvant pour ces femmes que de partager leur intimité avec un inconnu ? La peur qui les anime est due à la faute commise volontairement ou non. Mais cet état d'anxiété presque permanent se répercute sur la vie, les *habitus* de ces femmes.

2. La peur : une émotion à multiples facettes

Pour le philosophe Spinoza, in *Ethique III* cité par Jean Marie Vaysse, la peur (*timor*) est « un désir d'éviter un mal plus grand, que nous craignons, par un moindre ». Elle se résume ainsi aux différentes réactions de l'organisme pour sa défense. De ce fait, la peur étant une réaction est différente de l'émotion. Toutefois, le Dr Christophe André (2009) présente plusieurs visages de la peur chez l'humain à savoir :

- Anxiété (peur anticipée, parfois sans objet)
- Attaques de panique (peurs incontrôlables)
- Phobies (peurs allergiques)
- Peurs post-traumatiques (peurs « incarcérées »)

Zweig Stefan, dans ces écrits, va au-delà de cette classification. La peur qui saisit Irène et Mrs C. a plusieurs formes. Elle gagne entièrement les deux personnages. Les répercussions physico-mentales de ce mal-être prennent le visage de la crainte chez Mrs C. Le narrateur de *VQVF* le décrit en ces termes :

« [...] dans le jardin déjà, me rencontrant, elle m'évita avec une confusion visible et ce fut pour moi pénible et touchant à la fois de voir cette vieille dame aux cheveux blancs s'enfuir devant moi, craintive comme une jeune fille, dans une allée de pins parasols. » (*VQVF* 2013 : 66)

La peur est un élément de la honte ; honte d'avoir commis une faute, de poser un acte immoral et antisocial. Et c'est ce qui fait naître chez les personnages de Stefan particulièrement chez Mrs C. de la honte. Honte que la société ne découvre sa bassesse. Voilà pourquoi Mrs C. garde ce secret pendant vingt ans, elle vit intérieurement sa déception et sa déchirure :

« Non, cette terreur, je le sais, ne peut se raconter : elle me saisit si fort que je retombai inanimée. Mais ce n'était pas un évanouissement véritable, dans lequel on n'a plus conscience de rien ; au contraire : avec la rapidité d'un éclair, tout fut pour moi aussi conscient qu'inexplicable et je n'eus plus que le désir de mourir de dégoût et de honte à me trouver ainsi, tout à coup, avec un être absolument inconnu, dans le lit étranger d'un hôtel borgne et des plus suspects. » (*Stefan* 2013 : 93)

Quant à Irène, elle vit cet état mental quotidiennement. Partout elle croit être vue et suivie. Elle a honte et craint le dehors :

« Ce n'est que dehors qu'elle éprouva [...], une espèce de frisson nerveux, analogue à celui que ressent le baigneur lorsqu'il trempe son pied dans l'eau avant de s'abandonner aux flots. » (*LP*, 1935 :16).

La peur qui s'empare de la victime connaît une évolution si elle n'est pas soignée. Une colère sauvage, laquelle conduit à la haine, à l'inquiétude. Irène s'accroche à cet état et craint que son mari ne découvre son forfait. Ainsi s'installe

le malheur. « Le malheur, elle le sentait maintenant avec une netteté effroyable, était inévitable, la délivrance impossible. » (*LP*, 1935 :28). Aucune issue ne semble possible. Et les victimes optent pour le silence. Un silence complice et amplificateur de l'angoisse. Mrs C. vit avec ce mal pendant vingt années. La fuite d'Henriette avec le jeune aventurier français réveille la douleur qui était en état de sommeil. Ainsi, elle vit cette fuite, cette aventure intensément. Et Irène, qui se tait, et cache sa peur à son époux, vécut le cauchemar. C'est dire que le cauchemar est l'un des méfaits de la peur. Dès cet instant, elle entre dans le délire.

« Elle fit un bond de côté et se jeta, délirante, dans l'espace ; l'autre se lança à sa poursuite, et toutes deux galopèrent dans la nuit, le long des rues silencieuses, sous les réverbères grimaçants. Les sabots de la femme claquaient toujours derrière Irène, qui, à chaque tournant, la voyait bondir à sa poursuite. Multipliée à l'infini, elle surgissait partout pour l'agripper. Irène, dont les genoux commençaient à fléchir, fut enfin devant sa maison ; elle se précipita sur la porte, mais lorsqu'elle l'ouvrit elle vit son mari, un couteau à la main ; son regard perçant ne la quittait point. « D'où viens-tu ? » demanda-t-il sourdement. « De nulle part », s'entendit-elle répondre ; en même temps un rire strident éclatait à son côté. « Je l'ai vue ! Je l'ai vue ! » Clamait la femme, auprès d'elle, avec un rire dément. Son mari brandit le couteau. « Au secours ! » cria Irène. « Au secours ! »

Elle se souleva et son regard épouvanté plongea dans celui de son mari. « Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » Elle était dans sa chambre, la lampe versait une lueur blafarde, elle était chez elle, dans son lit, elle avait rêvé. » (*Stefan* 1935 : 36-37).

Un état démentiel s'empare des personnages lorsque l'inquiétude atteint le zénith de la conscience. Toute la conscience morale est envahie par cette émotion. La pensée de la victime est régulée dans ce sens. Lorsque Mrs C. se découvre nue à côté d'un inconnu, elle succombe instantanément devant cette situation macabre. Elle perd toute capacité de réflexion. Prise de panique face à ce forfait qui n'est pas un rêve, l'héroïne, dégoûtée, honteuse et délirante souhaite quitter ce monde. En réalité, Mrs C. préfère mourir que de traîner derrière elle cette angoisse, laquelle, à la longue, se transformera en folie. La même pensée a traversé l'esprit d'Irène. Mais le désir de vivre l'emporte toujours sur celui de mourir.

« Non, cette terreur, je le sais, ne peut se raconter : elle me saisit si fort que je retombai inanimée. Mais ce n'était pas un évanouissement véritable, dans lequel on n'a plus conscience de rien ; au contraire : avec la rapidité d'un éclair, tout fut pour moi aussi conscient qu'inexplicable et je n'eus plus que le désir de mourir de dégoût et de honte à me trouver ainsi, tout à coup, avec un être absolument inconnu, dans le lit étranger d'un hôtel borgne et des plus suspects. Je m'en souviens encore nettement : le battement de mon cœur s'arrêta, je retins mon souffle comme si j'avais pu par là mettre fin à ma vie et surtout à ma conscience, à cette conscience claire, d'une clarté épouvantable, qui percevait tout et qui, cependant, ne comprenait rien. » (*Stefan* 2013 : 93)

Faudrait-il, ainsi que le démontre Sartre, faire un lien entre peur et liberté ? Nonobstant les conséquences vécues par les personnages de Stefan, le désir de liberté, de se libérer du quotidien est à la base de leur comportement. Paradoxalement, la peur, et par extension l'adultère, semble être une voie de liberté pour Mrs C. En commettant l'adultère, l'héroïne de *VQVF* sombre d'abord dans la peur, la crainte et la honte pour enfin se sentir soulagée. Une nouvelle vie naquit, tous les remords vécus durant ces années se diluèrent et la peur qui « glissa sur moi ; de la honte et du chagrin que j'avais eus, rien ne subsistait plus en moi : mais une renaissance soudaine de ma volonté de vivre, un sentiment neuf de la nécessité de mon existence faisaient couler dans mes veines un sang chaud et abondant » constate-t-elle (*VQVF*, 2013 :101). C'est le contraire qu'a connu Irène, son acte contribue à sa destruction. Plutôt que de le soulager, le malheur colonisa son être tout entier. Et le désir de bonheur se transforma en folie. Son entourage immédiat constate sa métamorphose puisque « La fureur la rendait folle » (*LP*, 1935 : 44) à tel point qu'elle se trouve obligée de racheter sa liberté au prix d'or.

3. Faire face à sa peur

Comme toutes les émotions intenses se transforment en maladie permanente et persistante, la *peur* ronge physiquement et psychologiquement la victime. Celle-ci devient prisonnière et pire, elle risque de perdre sa vie. Il est évident que la peur est la réaction normale de l'organisme face à un danger, mais sa persistance devient un mal. Dans ces œuvres, l'écrivain israélien Stefan Zweig montre plusieurs façons (la parole, la musique) de se désolidariser de la peur. Ainsi, les spécialistes soulignent qu'il est possible d'assumer nos peurs pour mieux les vaincre et les dépasser. Cynthia Fleury, dans *La fin du courage*, remarque que le courage est l'un des moyens pour dompter sa peur. Pour cela, il faut sortir du découragement et du catastrophisme. Justement, le courage, au début, a manqué à Irène et Mrs C. Irène sait qu'en s'armant de courage et en affrontant verbalement son époux, elle trouvera une solution à ce mal. Or, en s'enfermant dans le silence, elle ne fait qu'aggraver sa situation. Tel est le cas de Mrs C. qui, durant vingt ans, a durci sa condition. Freud constate que le vide de notre temps multiplie les peurs. Et c'est certainement le cas de Mrs C. et d'Irène. Et il n'y a qu'une seule façon pour Freud de combattre la peur : connaître son origine.

Justement, le personnage de *LP* sait qu'en parlant avec son époux, elle soulagerait sa conscience et aurait moins peur. Ainsi, le dialogue, un instrument primordial de catharsis, aiderait le personnage. L'incident des enfants et le jugement du conflit par le père constitue une motivation pour la mère de se confesser. « Elle sentit soudain qu'elle avait là l'occasion de parler de sa propre faute tout en engageant une conversation sur celle de sa fille. Si son mari accueillait avec bienveillance son plaidoyer en faveur de l'enfant, elle oserait peut-être plaider sa propre cause. » (*LP*, 1935 : 49). Seulement la peur que son époux ne « découvre sa faute » (*LP*, 1935 :53) l'empêche d'avouer son forfait. C'est dire que la peur elle-même fait plus peur que la faute commise.

Tel fut le cas de Mrs C. dans *VQVF*, où elle n'a l'esprit tranquille qu'après avoir avoué sa faute. Elle profita de la fuite d'Henriette pour enfin trouver une issue à sa propre faute. Cette femme d'habitude timide et réservée est intéressée par l'histoire d'Henriette. Une occasion unique pour elle de se confesser. « Elle qui d'habitude était de la plus extrême discrétion et qui en dehors des repas ne se laissait presque jamais aller à une conversation avec ses compagnons de table, elle trouva alors plusieurs fois l'occasion de m'adresser la parole... » (*VQVF*, 2013 : 35) afin d'expier ce mal qui le ronge. Le franc-parler du narrateur est une brèche à elle tendue pour raconter sa mésaventure. Elle trouve en ce monsieur toutes les qualités du confident. Aussi, sait-elle qu'« il n'y a que la première parole qui coûte. Je me suis préparée depuis déjà deux jours à être tout à fait claire et véridique : j'espère que j'y réussirai. » (*VQVF*, 2013 :41). Évidemment, en réussissant à parler avec l'inconnu, elle verra sa peur se diluer.

La musique libère l'individu de sa peur au même degré que la parole. L'épouse de l'avocat dans son silence et son auto isolement se réfugie derrière la musique. En effet, elle est un instrument de divertissement. De ce fait, la musique permet, bien que pour un moment, d'oublier et de s'oublier. Lorsqu'elle se rend avec son époux à un bal, la Dame se met à danser. Ceci afin de mettre fin à sa peur.

La musique, à côté, la tentait et s'infiltrait sous sa peau brûlante. Les danses commencèrent, et, sans le savoir, elle virevoltait déjà. Elle dansa comme jamais elle n'avait dansé. Ce tournoiement la délivrait de toute oppression, le rythme gagnait ses membres et donnait à son corps des inflexions ardentes. Lorsque les instruments se taisaient, le silence lui était douloureux, l'énervement embrasait sa chair frémissante, et aussitôt que la musique reprenait elle se précipitait de nouveau dans le tourbillon comme dans un bain, dans une eau rafraîchissante, apaisante, élastique. (*Stefan*, 1935 : 32)

Pareillement, la musique éloigne Irène de l'extase dans laquelle elle est pour la rapprocher de la vie. Subitement, la joie prend la place du malheur, l'harmonie règne à nouveau dans son existence. La magie de la musique insuffle un nouveau rythme à la vie d'Irène. Elle n'a plus peur et à l'instant présent, elle a confiance en elle. Contrairement à Irène qui vibre juste en imaginant l'acte posé, Mrs C. se réjouit plutôt de sa faute. En fait, devant ce jeune garçon, Mrs C. ressent de la joie de sauver une vie, et surtout, de retrouver sa vie :

À cet aspect étonnant, toute anxiété, toute peur tomba de moi, comme un lourd manteau noir ; je n'avais plus honte, non, j'étais presque heureuse. Cet événement terrible et incompréhensible avait soudain un sens pour moi ; je me *réjouissais*, j'étais fière à la pensée que ce jeune homme, délicat et beau, qui était couché ici serein et calme comme une fleur, aurait été trouvé, sans mon dévouement, quelque part contre un rocher, brisé, sanglant, le visage fracassé, sans vie et les yeux grands ouverts ; je l'avais sauvé, il était sauvé ! (*Stefan*, 2013 : 97).

Pour J. Krishnamurti le traitement de la peur doit être global. Ainsi, en se servant de la métaphore de l'arbre, il administre les conduites à tenir pour résorber la peur. Il dira :

La peur est semblable à un grand arbre aux branches innombrables ; ce n'est pas bon de couper seulement les branches, vous devez aller à sa racine même et voir s'il est possible de l'extirper d'une façon si complète que vous vous en libériez. Il ne s'agit pas de savoir si nous resterons toujours libres de la peur ; quand vous en avez vraiment supprimé les racines, alors la peur n'a plus la possibilité de rentrer dans votre vie psychologique. (Krishnamurti, 2003 :107).

Qu'il s'agisse de l'angoisse, de l'ennui, de la mélancolie ou de la peur, ces sentiments se retrouvent à la base de la coexistence humaine. Il n'y a pas de vie sans peur ni angoisse. Chez Stefan, la peur trouve son fondement dans l'amour tel que nous le percevons avec Irène et Mrs C. On constate que la peur est partout et qu'elle est normale. Cette peur permanente contribue-t-elle à affaiblir ou à rassurer l'individu ? En fait, tout dépend de la nature et du motif. Seulement, nous constatons que chez les personnages de Stefan, la peur affaiblit ; Irène et Mrs C. ont perdu leur sommeil. Leur peur est devenue tel un enfer. Ainsi, bien que donnant une impression de liberté au départ, leur peur devient une fatalité. Ainsi donc, pour faire face à ce « monstre », nombreuses sont les solutions envisagées.

Les deux personnages principaux de *LP* et *VQVF* ressentent la même émotion : la peur. Chez l'une ou chez l'autre, cette peur trouve un mobile semblable, l'adultère. Leur quotidien est animé par cet abominable trouble. Seulement, notons que la peur d'Irène trouve son fondement dans la crainte de perdre son foyer. Elle croit qu'en découvrant son acte, son époux l'isolera et qu'elle ne verra plus ses enfants. Par contre, Mrs C. a peur que la société ne soit au parfum de son forfait. Elle est consciente de l'immoralité de son acte. La société s'impose et s'apparente à un juge crucial pour cette veuve, contrairement à Irène donc la peur s'adosse à son instinct de survie.

Finalement, si l'écriture de Stefan aborde la question de la peur d'Irène et de Mrs C., si la peur empêche de parler, coupe la parole, et étouffe les personnages de Stefan, ce sentiment pose le problème de la faute commise. Zweig Stefan explore différentes formes de peur, subie et infligée, aux personnages qui témoignent de la violence de cette émotion. Tout compte fait, cette dernière déstabilise le personnage-victime. Autant de faits et de réflexions dans la littérature qui prolongent et approfondissent les crises lancinantes de notre temps.

CONCLUSION

Il ressort de l'analyse des œuvres de Zweig Stefan, notamment *LP* et *VQVF*, qu'il n'y a pas de vie sans peur. De ce fait, la peur d'Irène et de Mrs C. trouve son fondement dans l'adultère. Cette peur bouleverse radicalement la vie de ces deux personnages-victimes. Ainsi, ils perdent toutes leurs capacités de maîtrise. En d'autres termes, la peur pousse Irène et Mrs C. à prendre des précautions : l'isolement et le silence. Malgré tout, la peur leur a permis de survivre en déclenchant chez elles des réactions qui les ont gardées en vie : le dialogue et l'écoute de la musique. Toutefois, si la peur nous prive de tant de caractéristiques essentielles, que nous laisse-t-elle alors ?

Bibliographie

1. Christophe, André, (2009), *Psychologie de la peur : craintes, angoisses et phobies*, Paris : Odile Jacob.
2. Dufour, Daniel (2008), *La Blessure d'abandon*, Paris : Éditions de l'homme.
3. Fleury, Cynthia (2010), *La fin du courage*, Paris : Fayard.
4. Freud, Sigmund (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : P.U.F
5. Heidegger, Marcel (1964), *L'Être et le Temps*, Paris : Gallimard.
6. Kierkegaard, Søren (1935), *Le concept d'angoisse*, Paris : Gallimard.
7. Krisnamurti, Jean (2003), *La nature de la peur* extrait du chapitre in *La flamme de l'attente*, New York, Edition du rocher, 104-111.
8. Levy, Marc (2013), *Un sentiment est plus fort que la peur*, Paris : Editions Robert Laffont.
9. Maupassant, Guy de (1882), *La peur* (ce conte parut dans le journal *Le Gaulois*)
10. Mauron, Charles (1963), *Des métaphores obsédantes aux mythes personnels*, Paris : José Corti.
11. Mauron, Charles (1964), *Psychocritique du genre comique*, Paris : José Corti.
12. Natanson, Jacques (2008), « La peur et l'angoisse », *Imaginaire & Inconscient* 2008/2 (n°22), p. 161-173. DOI 10.3917/imin.022.0161 [En ligne] URL : <http://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2008-2-page-161.htm> (dernière consultation le 30 juin 202)
13. Sartre, Jean Paul (1945), *Le Sursis*, Paris : Gallimard.
14. Tuan, Ann (2010), « La psychologie de la peur », [En ligne] URL <http://www.podcastscience.fm/dossiers/2010/11/04/dossier-la-psychologie-de-la-peur> (dernière consultation le 20 juin 2022)
15. Vaysse, Jean-Marie (2013), « Spinoza et le problème de la peur : *metus* et *timor* », *Philonsorbonne* [En ligne] URL : <http://philonsorbonne.revues.org/410> ; DOI : 10.4000/philonsorbonne.410 (dernière consultation le 22 juin 2022)

Corpus littéraire

16. Zweig, Stefan (1935), *La peur*, Paris : Bernard Grasset.
17. (2013) *Vingt-quatre de la vie d'une femme*, Paris : Éditions Gallimard.